



GEORGE R.R.
MARTIN

PRÉSENTE

WILD CARDS VIII

ONE-EYED JACKS

Nouveaux
Millénaires

ONE-EYED JACKS

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

Le trône de fer

- 1 – Le trône de fer, *J'ai lu* 5591
 - 2 – Le donjon rouge, *J'ai lu* 6037
 - 3 – La bataille des rois, *J'ai lu* 6090
 - 4 – L'ombre maléfique, *J'ai lu* 6293
 - 5 – L'invincible forteresse, *J'ai lu* 6335
 - 6 – Intrigues à Port-Réal, *J'ai lu* 6513
 - 7 – L'épée de feu, *J'ai lu* 6709
 - 8 – Les noces pourpres, *J'ai lu* 6894
 - 9 – La loi du Régicide, *J'ai lu* 7339
 - 10 – Le chaos, *J'ai lu* 8398
 - 11 – Les sables de Dorne, *J'ai lu* 8495
 - 12 – Un festin pour les corbeaux, *J'ai lu* 8813
 - 13 – Le bûcher d'un roi, *J'ai lu* 10498
 - 14 – Les dragons de Meereen, *J'ai lu* 10866
 - 15 – Une danse avec les dragons, *J'ai lu* 11015
- Chroniques du chevalier errant, *J'ai lu* 11930
- Le trône de fer, l'intégrale 1
Le trône de fer, l'intégrale 2
Le trône de fer, l'intégrale 3
Le trône de fer, l'intégrale 4
Le trône de fer, l'intégrale 5

- Une chanson pour Lya, *J'ai lu* 10446
Des astres et des ombres, *J'ai lu* 10637
Les rois des sables, *J'ai lu* 8494
L'agonie de la lumière, *J'ai lu* 10638
Riverdream, *J'ai lu* 8664
Le voyage de Haviland Tuf, *J'ai lu* 9043
Windhaven (en coll. avec Lisa Tuttle), *J'ai lu* 8226
Skintrade, *J'ai lu* 10904

En Nouveaux Millénaires :

Wild Cards

- 1 – Wild Cards (*J'ai lu* 11531)
- 2 – Aces High (*J'ai lu* 11708)
- 3 – Jokers Wild (*J'ai lu* 11867)
- 4 – Aces Abroad (*J'ai lu* 12077)
- 5 – Down and Dirty (*J'ai lu* 12353)
- 6 – Ace in the Hole
- 7 – Dead Man's Hand

GEORGE R.R. MARTIN

présente

ONE-EYED JACKS

Wild Cards, 8

Anthologie dirigée par
George R.R. Martin

Avec la collaboration de :

Walton Simons
Chris Claremont
Lewis Shiner
William F. Wu
Victor Milán
Stephen Leigh
Melinda M. Snodgrass
John J. Miller

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Henry-Luc Planchat

Nouveaux
Millénaires

Collection Nouveaux Millénaires
dirigée par Thibaud Eliorff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Titre original :
WILD CARDS VIII: ONE-EYED JACKS

© George R.R. Martin and the Wild Cards Trust, 1991

© Éditions J'ai lu, 2018, pour la traduction française

SOLITAIRE

Walton Simons

La lumière du soir les réchauffait. Elle était allongée nue sur le lit, les mains jointes sur son ventre, les yeux clos. Il suivit du regard le contour de son corps, cherchant à retenir le moment d'extase et de plaisir qu'il avait ressenti avec elle quelques instants plus tôt – mais celui-ci s'évanouissait déjà. Les femmes le conservaient plus longtemps. Une sensation de bien-être. Qui finissait aussi par disparaître.

« Tu pourrais rester un moment », dit Jerry. Par le ton de sa voix, il voulait laisser entendre que le meilleur était encore à venir – pas difficile, au vu de leurs récentes réjouissances.

« Non. » Veronica ouvrit les yeux, se redressa. Sa chevelure brune était plaquée par la sueur sur son visage et son cou. Grâce à ses talents, espéra Jerry, plutôt qu'à cause de la chaleur du mois d'août. Elle patienta quelques secondes, puis se leva, se dirigea vers la salle de bains et referma la porte derrière elle. « Appelle-moi un taxi.

— D'accord, tu es "un taxi". » N'attendant aucun rire en retour, il ne fut pas déçu. Pendant qu'elle prenait une douche, il enfila son caleçon, puis arpenta la moquette jusqu'à la pièce voisine. Un billet de cinq cents dollars était posé dans le tiroir supérieur de la coiffeuse en acajou. Ainsi qu'une nouvelle culotte en soie noire et un soutien-gorge échancré.

C'était leur rituel. Peut-être porterait-elle cette lingerie la prochaine fois, peut-être pas.

Il décrocha le combiné, marqua une seconde de pause avant de tourner le cadran rotatif. Il ne s'était pas encore habitué aux téléphones à touches – voilà ce qui arrive quand on passe plus de vingt ans sous la forme d'un singe géant. Un frisson de nausée le parcourut. Veronica elle-même ne pouvait rien pour lui quand cette sensation l'envahissait. Il s'efforçait de chasser ces pensées, mais cela les rendait plus éprouvantes encore lorsqu'elles parvenaient quand même à le submerger. Le monde avait radicalement changé pendant toutes ces années, d'une manière définitive. Ses parents avaient déménagé à Pass Christian, dans le Mississippi, où ils avaient été tués par l'ouragan Camille. Un crétin de médium leur avait dit qu'il avait été kidnappé et conduit là-bas. On avait retrouvé les corps dans un arbre, à quatre kilomètres de chez eux. En fait, pendant tout ce temps il se trouvait au zoo de Central Park : couvert de poils, il mesurait alors quinze mètres de haut. Il se mordit les lèvres et composa le numéro.

« Taxis Starline, annonça une voix fatiguée à l'autre bout du fil.

— Treize Est, Soixante-dix-septième Rue. Une dame vous attendra. »

Une pause. « Nous disons Treize Est, Soixante-dix-septième. Dans cinq minutes. Merci. » Clic.

Jerry retourna s'allonger sur le lit dans la chambre. La lumière du soleil chassa le froid de sa peau, mais pas de ses entrailles.

Veronica sortit de la salle de bains, ramassa ses vêtements, les enfila d'une manière étonnamment rapide.

« La loi ne t'interdit pas de rester un peu, déclara-t-il. Nous pourrions aller dîner de temps en temps. Ou voir un film.

— Si ça n'est pas illégal, ça ne m'intéresse pas. » Elle lui tourna le dos pour boutonner son corsage.

« Ouais. » Il roula sur le ventre pour lui dissimuler la douleur qui marquait son visage. Elle se comportait parfois comme une vraie garce. De plus en plus souvent, depuis quelque temps.

« Désolée. » Elle fit courir un doigt sur le mollet de Jerry. « Je verrai ce que je peux faire, mais je ne te promets rien. Je suis une fille très occupée. »

L'interphone se mit à bourdonner.

Jerry se redressa. À part Veronica, presque personne ne lui rendait visite. Il traversa l'appartement d'un pas rapide pour aller presser le bouton de l'appareil. « Allô.

— Jerry, c'est Beth. Je parie que tu as oublié le dîner pour la collecte de fonds. Tu ne peux pas me laisser toute seule avec ces politiciens et ces putains d'avocats.

— Oh, bon sang ! J'avais complètement oublié. Attends-moi. Je descends tout de suite. » Il trottina vivement vers la penderie, d'où il tira une chemise et un pantalon. « C'est ma belle-sœur. Tu devrais la rencontrer. Elle te plairait.

— La femme d'un avocat ? » Veronica secoua la tête. « Tu plaisantes.

— Tu serais surprise. Elle est super.

— Je file », dit Veronica en allant vers la porte. Jerry enfila péniblement ses chaussures en alligator et sautilla derrière elle.

« D'accord. Je t'aime. »

Veronica lui fit un signe de la main sans même se retourner, puis referma la porte derrière elle.

Jerry soupira, pénétra dans la salle de bains. Il peigna sa chevelure d'un roux trop vif et appliqua quelques gouttes d'eau de Cologne sur ses joues. Ayant perçu le bruit de l'ascenseur qui s'arrêtait à l'étage, il patienta quelques secondes, le temps de l'entendre redescendre. Mieux valait que Beth ne le voie pas en compagnie de Veronica, qui se contenterait sans doute d'une remarque un peu snob.

Après avoir vérifié qu'il avait bien son portefeuille et ses clés, il sortit rapidement dans le couloir et pressa le bouton d'appel de l'ascenseur.

Beth l'attendait en bas, vêtue d'un chemisier à fleurs et d'un pantalon bleu clair. Sa chevelure blonde tombait en cascade sur ses épaules.

« Allons-y, frangin. Je suis garée en double file. » Elle lui prit le coude pour l'entraîner vers la porte. « Je viens de voir sortir une jolie petite brune. » Elle souleva un sourcil interrogatif. « Je devrais la connaître ? »

Il fit de son mieux pour avoir l'air surpris. « Non. Et moi ? »

Beth sourit. « Tu devrais certainement. Tu pourrais trouver pire.

— Certainement. Allons-y et finissons-en. »

La salle de bal, aussi bruyante qu'enfumée, était remplie de riches membres du parti démocrate dont la plupart s'efforçaient de ne pas paraître saouls. Pas encore. Koch et Jesse Jackson avaient fait une apparition plus tôt dans la journée pour afficher leur soutien au parti. La rumeur avait couru que Jackson allait prononcer un discours, mais ce n'était pas au programme. Jerry détestait se rendre dans des endroits où le smoking était de rigueur, mais Beth lui avait promis en compensation trois rendez-vous pour des tournages.

Ils n'étaient que tous les trois, assis à la même table. Kenneth avait passé le bras autour de Beth, dont les épaules étaient dénudées – si l'on exceptait les minces bretelles de sa robe de soie bleue. Jerry se sentit jaloux. Veronica et lui ne devaient jamais se montrer ensemble en public ; elle avait été très claire à ce sujet.

« Je n'arrive pas à croire que le parti a désigné Dukakis, dit Kenneth. Même Richard Nixon pourrait le battre à plate couture.

— Ça s'est mal passé pendant la convention, déclara Beth. Hartmann aurait pu avoir ses chances.

— Ou peut-être pas, si on considère l'opinion publique vis-à-vis des Wild Cards. Ça l'aurait plombé. Tu peux t'estimer heureux de ne pas être un as très connu. » Kenneth se leva. « Je dois parler avec quelques personnes. Je reviens dans une minute. » Il déposa un baiser sur le front de Beth et s'enfonça dans la foule.

« Je ne suis plus un as du tout. C'est fini. » Jerry avala une grande lampée de vin. « Et c'est aussi bien, j'imagine.

— Bonjour, madame Strauss. » Un jeune homme se tenait derrière la chaise que Kenneth avait abandonnée. Grand, blond ; même en plein jour, il aurait probablement pu passer pour un dieu grec. Jerry le détesta immédiatement.

« David. » Beth sourit au nouveau venu, lui fit signe de s'asseoir. « J'ignorais que vous viendriez. Je suis ravie de vous revoir. Vous connaissez Jerry, le frère de Kenneth ?

— Non. » David lui tendit la main.

« Jerry, je te présente David Butler. C'est un stagiaire qui travaille avec M. Latham. Même St. John est impressionné par son travail. »

En lui serrant la main, Jerry sentit une énergie presque palpable dans la poigne de David. Il se força à afficher une mine aimable. « Qu'est-ce que vous faites, David ?

— Tout ce que M. Latham me *demande* de faire. » Il sourit à Beth. « Vous êtes en beauté, ce soir. J'ai du mal à imaginer que votre mari soit assez fou pour vous abandonner.

— Oh, je ne suis pas délaissée, David. » Beth posa la main sur le bras de Jerry.

David le regarda, pianota du bout des doigts sur la table. « Je ferais mieux de vous quitter. M. Latham veut que je discute avec les gros donateurs. Ce serait une bonne chose pour ma carrière, à l'en croire... » Il se leva en roulant les yeux.

« Enchanté de vous avoir revue, madame Strauss. » Sur ces mots, il s'éloigna.

« Il est sûrement homo », dit Jerry.

Beth laissa échapper un petit gloussement. « Je ne crois pas.

— Il est riche, alors ?

— Je crains bien que oui.

— Dieu n'existe pas. » Jerry vida son verre de vin et chercha du regard un serveur.

« Tu n'as pas à être jaloux parce qu'il est jeune, riche et très beau. » Beth ajusta les bretelles de sa robe.

« Moi aussi, je suis jeune et riche. Plus ou moins. » Jerry n'avait pas vieilli physiquement au cours des vingt années durant lesquelles il avait été un singe. D'un point de vue légal, cependant, il avait passé la quarantaine.

« Tu te plains encore de ton sort ? demanda Kenneth, qui venait de réapparaître et reprenait sa place.

— En permanence.

— D'accord. Est-ce qu'au moins tu as contacté les gens du cinéma auxquels j'ai parlé de toi ? Tu as du talent. Tu nous as impressionnés, Beth et moi.

— Je vais m'y mettre, répondit Jerry. Ma muse est paresseuse. Je sais que tu t'es donné beaucoup de mal.

— Moins que pour prouver que tu n'étais pas légalement décédé quand tu as refait surface l'année dernière. » Kenneth sourit. « Personne ne voulait croire que tu avais été un singe géant pendant plus d'une décennie. Il y avait trop de précédents. »

Jerry soupira. « Désolé de t'avoir causé autant de soucis.

— Ce n'est pas le problème, et tu le sais bien. Quand on est issu d'une famille riche, comme nous autres, cela implique de plus grandes responsabilités envers la société. »

Jerry haussa les épaules. « J'aime à penser que j'empêche ma banque de faire faillite. C'est mon côté sentimental. »

Beth sourit, mais Kenneth secoua la tête. « Un de ces jours, ton côté sentimental va t'attirer des ennuis. Tu peux payer des gens pour les dissuader de t'appeler M. Strauss, mais tu ne peux pas les forcer à s'impliquer dans les coups durs. Les gens ne t'aiment pas pour ton argent, ils t'aiment *malgré* lui. »

Jerry n'avait pas besoin d'entendre ça en ce moment. Il se tourna vers Beth. « Pourquoi as-tu épousé ce gars-là ? »

Le sourire aux lèvres, elle leva les mains – et écarta ses paumes d'une trentaine de centimètres.

« Petite vicieuse, dit Jerry. Enfin, c'est de famille, j' imagine. »

Kenneth tripota un de ses boutons de manchette. « Je ne veux pas jouer les casse-pieds, mais ne compte pas sur moi pour te lâcher la grappe. Tu dois trouver ce que tu veux faire de ta vie. »

Des applaudissements retentirent ; les gens commencèrent à se lever autour d'eux. Jesse Jackson arrivait à pas lents du fond de la salle, serrant des mains au passage.

« J'imagine que nous allons quand même avoir droit à un discours. » Jerry se frotta la nuque. « Je ferais mieux de rentrer regarder un film.

— La démocratie, c'est l'enfer, frangin, dit Beth.

— Je vais trinquer à cette maxime. » Jerry attrapa le bras d'un serveur, lui indiqua d'un geste son verre vide. L'alcool était la seule chose qui pouvait l'assommer plus vite que la politique.

Après s'être frotté aux riches et aux puissants, Jerry était d'humeur à se coucher tard. Il partagea son temps entre son appartement et sa chambre dans la maison familiale de Staten Island, où vivaient Kenneth et Beth. Il avait dû réarranger l'endroit après son retour. Ses projecteurs de seize millimètres

étant foutus, il se débarrassa de ses films – que l'âge avait de toute façon rendus cassants. Personne ne collectionnait plus les bobines de film. Pourtant, la vidéo n'offrait aucun charme. Elle était peu coûteuse, facile d'emploi. Jerry n'était néanmoins pas vraiment en mesure de juger les gens qui choisissaient cette option, vu sa relation avec Veronica. La jeune femme lui coûtait cher, et se montrait de moins en moins facile.

Il regardait *Klute*. Mauvaise idée. Au moins, Veronica ne portait pas de montre pendant qu'ils avaient des rapports sexuels. Cela dit, elle ne devait pas jouir non plus.

Quelques coups discrets à la porte – et Beth passa la tête à l'intérieur. Jerry interrompit le déroulement de la bande et lui fit signe d'approcher. « *Entrez*¹. Je regarde *Klute*. Tu l'as déjà vu ?

— Au moins deux fois. » Elle s'installa auprès de lui sur le canapé. « J'adore la scène où elle lèche la cuillère après avoir mangé la pâtée du chat. » Et de passer la langue sur ses lèvres. « Tu es une grande malade.

— Sans doute. » Elle prit deux autres bandes posées sur la table. « Qu'est-ce que nous avons là ? *Irma la douce* et *John McCabe*. » Elle se tut – pour le laisser s'exprimer, comprit-il.

« Ouais, bon. J'aime faire des mélanges. Un polar, une curiosité, une comédie. J'essaie de regarder un peu de tout. » Il haussa les épaules. « J'ai beaucoup de temps à rattraper. »

Elle lui tapota l'épaule. « Je vois que tu n'as pas envie d'en parler. Moi, je me sens toujours mieux quand je verbalise mes difficultés. Kenneth et moi aurions divorcé il y a quelques années si je n'avais pas eu quelques bons amis et un psy compétent.

— Je ne savais pas que vous aviez eu des problèmes. »

1. En français dans le texte. (N. d. T.)

Elle s'esclaffa. « C'est dur d'être mariée à un avocat. On a toujours l'impression que tout ce qu'on dit pourra ou sera utilisé contre soi. Et parfois, c'est ce qu'il faisait. Je sais bien que Kenneth ne voulait pas se comporter comme ça, enfin je l'espère, mais ce n'était pas évident à l'époque. On ne peut pas *être* une autre personne, savoir ce qu'elle ressent vraiment. C'est plutôt effrayant. Mais finalement, on choisit de la croire. *Ou pas*. J'ai décidé de croire en Kenneth et je ne le regrette pas.

— J'en suis content. » Sa réponse paraissait plus plate qu'il ne l'avait souhaité. « Franchement. Tu m'as beaucoup aidé. Je sais que j'ai du mal à m'adapter, mais j'y arriverai. »

Beth l'embrassa sur la joue. « Tu peux discuter avec moi chaque fois que tu en as envie. » Elle montra l'écran de la télévision. « Tu veux savoir qui est l'assassin ?

— Non, merci. Je n'ai pas envie de découvrir que je me suis trompé – et me sentir idiot.

— Bonne nuit. » Et elle partit, refermant la porte derrière elle.

Jerry éteignit la télé et le magnétoscope. De toute manière, il n'aimait pas le système de commandes. Il se rendit dans le dressing, qui n'avait pas beaucoup changé depuis trente ans. À l'époque où il était le Projectionniste, il avait pratiqué devant ce même miroir ses imitations d'Humphrey Bogart et de Marlon Brando. Bogart était mort avant même que Jerry soit affecté par le virus Wild Card ; Brando était devenu vieux et gras. Il s'assit, ouvrit un tiroir, en sortit une photo de Veronica et une perruque – celle qui ressemblait le plus à la chevelure de son amie.

Il coinça la photo dans un coin du miroir, la regarda une ou deux secondes, puis observa son propre reflet. Ses traits commencèrent alors à changer ; sa peau s'assombrit. Pourtant, les cheveux posaient encore un problème. Il n'arrivait pas à obtenir l'effet désiré. Jadis, il était capable de se transformer

en femme, mais cela lui avait toujours donné une impression bizarre. Il mit la perruque et ferma les yeux, attendit un moment, puis les rouvrit.

« Je t'aime. »

C'était encore moins convaincant que les quelques fois où Veronica l'avait dit elle-même. Il ôta la perruque et se transforma de nouveau. Beth avait raison : il était impossible de savoir ce qu'une autre personne pensait ou ressentait. On ne pouvait pas vraiment devenir comme elle. Jerry remit la photo et la perruque dans le tiroir, qu'il s'empressa de refermer.

Et puis, qui donc en aurait envie ?



LA CHANCE D'ÊTRE UNE FEMME

Chris Claremont

Personne ne voulait l'emmener après avoir entendu où elle voulait se rendre. Quelques taxis lui présentèrent des excuses, d'autres refusèrent poliment, quelques-uns s'exprimèrent par des gestes grossiers et des propos plus obscènes encore.

Elle aurait pu réussir si l'avion avait atterri à l'heure, quand les répartiteurs étaient de service. Malheureusement, ennuis mécaniques et mauvais temps avaient tellement retardé le vol qu'elle ne parvint à destination que longtemps après minuit. Il n'y avait plus aucun responsable à qui s'adresser.

Un des taxis demanda tout net à Cody pourquoi elle voulait se rendre là-bas. Espérant lui faire changer d'avis, elle répondit : « Pour un entretien d'embauche.

— Pourquoi ça ? Aucune boîte ne propose de travail dans ce quartier-là.

— Si, la clinique.

— Merde, mam'zelle, y a de meilleurs coins et de meilleures choses à faire, vous pouvez me croire.

— Ça c'est bien vrai, enchérit un de ses collègues, à l'accent si prononcé que Cody eut du mal à comprendre ce qu'il disait.

— Une *dame* n'a rien à faire là-bas », insista le chauffeur. Ses mains dessinèrent de fascinants motifs dans l'air ; tout en parlant, il but une gorgée de café et tira une bouffée de sa cigarette. « Merde ! En fait, aucun humain n'a rien à foutre là-bas. Sauf si... » Le soupçon pointa, et il l'observa d'un peu plus près. « Vous en êtes peut-être une ? »

Le ton de sa question, faussement désinvolte, ne manqua pas d'intriguer Cody. Il s'efforçait à l'évidence de masquer une brusque poussée de crainte et d'hostilité. Elle pencha la tête pour mieux le dévisager de son œil unique.

« Une quoi ? demanda-t-elle, réellement déconcertée.

— Une d'entre eux. » Comme si cette référence était parfaitement évidente. « Les jokers, les as. Toute cette putain de communauté.

— Je suis médecin.

— Les flics ont donné un nom à leur commissariat dans ce quartier-là. "Fort Freak"¹. C'est foutrement bien trouvé, vous savez. Il n'y a donc pas assez de gens malades chez nous, pour que vous alliez vous occuper de ceux-là ? Désolé de vous dire ça, ma p'tite dame, mais vous ne ressemblez pas vraiment à Mère Teresa, si vous voyez ce que je veux dire.

— Ça, c'est bien vrai », ajouta son collègue.

Elle poussa un soupir. « Écoutez... » La fatigue du voyage se combinait à la crainte de prendre un ton trop tranchant, mais en percevant son intonation le taxi se raidit un peu et recula machinalement d'un pas. « Tout ce que je veux, c'est aller en ville. Si aucun de vous ne souhaite m'y emmener, pouvez-vous au moins m'indiquer un autre moyen de locomotion ?

— Bien sûr. À pied », répondit l'autre chauffeur, désireux d'insérer une pointe d'humour personnelle dans la

1. Le « fort des monstres ». (N.d.T.)

conversation. Sa boutade ne souleva aucun rire, et il regretta aussitôt de l'avoir faite quand Cody lui lança un regard qu'elle avait appris lors d'une garde de quarante-huit heures au Vietnam – et perfectionné durant plus de vingt ans dans sa profession de chirurgienne.

« Hé oui, la vie est dure. La seule autre solution, c'est de prendre le Q33 qui fait la navette jusqu'à Roosevelt Avenue-Jackson Heights, et ensuite d'attraper le F, qui va directement à Jokertown.

— Le "F" comme quoi ?

— Comme va te faire... marmonna le blagueur, mais elle l'ignora.

— Le métro, précisa le premier taxi. La ligne de la Sixième Avenue, c'est la sixième lettre. Il vous emmènera dans le centre.

— Merci. » Elle reprit son sac à bandoulière et sa valise, puis suivit le trottoir dans la direction indiquée, vers l'arrêt de bus.

« Vous devriez faire attention, lança-t-il à son dos. Ce sont des animaux, là-bas. Vous n'avez pas idée. (*Et vous ?* songea-t-elle.) S'ils voient une jolie fille comme vous, ces salauds de monstres risquent de vous manger ! » Et son copain ne manqua pas d'ajouter d'un ton impassible : « Ça, c'est bien vrai ! »

Cody ne répondit pas. D'après ce qu'elle savait, il n'avait peut-être pas tort.

Elle monta dans l'avant-dernière voiture à la station de métro – et fut surprise de la découvrir comble. D'où venaient tous ces gens ? D'après le chauffeur du bus, c'était l'une des principales stations de la ligne, et il n'y avait pas plus d'une demi-douzaine de personnes sur le quai. Elle haussa les épaules. *Il ne s'agit pas de ma ville, après tout. C'est peut-être la seule rame qui fonctionne à cette heure-ci.* Pourtant, quand

les autres voitures étaient passées devant Cody, elles n'avaient pas semblé aussi bondées.

Il n'y avait plus de places assises – et peu d'espace pour bouger. Les voyageurs composaient une population particulièrement disparate : les noctambules de cette ville qui se vantait de ne jamais dormir, chacun enfermé dans son petit monde misérable, sans s'intéresser à ce qui se trouvait à l'extérieur, chacun priant de tout son cœur qu'on le laisse tranquille. Personne ne la regardait. Personne ne savait qu'elle existait, ne se préoccupait d'elle. Tant mieux. L'anonymat était un précieux allié.

En se glissant un peu de côté pour être plus à l'aise, elle aperçut son reflet dans la vitre de la portière, assombri par le tunnel obscur qui grondait à l'extérieur. Elle était grande, trop grande pour une femme – sa taille et sa carrure tendaient ses habits, les seuls de sa garde-robe qui convenaient à son statut social. Elle portait ce genre de vêtements pour la première fois depuis des années. *Mon Dieu, se remémora-t-elle, au moment de la mort de Ben ? Ça remonte aussi loin ?* Chez elle, Cody avait l'habitude de mettre des pantalons larges et des t-shirts, d'opter pour le confort plutôt que pour la mode – car si ses habits n'étaient pas salis par la sueur, le sang ne manquait pas de s'en charger. Au Wyoming, elle aimait surtout le côté naturel des gens. Ils la prenaient comme elle était – *En tout cas, ils ne se préoccupent pas de mon apparence*, songea-t-elle avec une soudaine pointe d'amertume. Et maintenant, elle se trouvait ici, prête à échanger tout cela contre un monde où l'emballage importait au moins autant que son contenu. Elle haussa les épaules. Ses lèvres ébauchèrent un petit sourire quand elle songea avec quelle facilité elle avait adopté l'intonation du chauffeur de taxi. *Et merde ! Le changement me fera peut-être du bien. S'il n'y avait pas ces fichus talons hauts !* Elle avait porté pendant trop longtemps

des souliers de marche et des baskets ; il lui faudrait du temps pour s'habituer aux escarpins. Et elle déchaussa un de ses pieds pour en frotter la voûte plantaire contre le tibia de son autre jambe.

Elle poursuivit machinalement son inventaire, espérant que son court passage dans les toilettes d'un aéroport avait pu réparer les dommages causés par un vol qui lui avait paru interminable. Elle avait les cheveux noirs, à l'exception de quelques mèches argentées au-dessus de son œil droit, toujours rebelles malgré l'utilisation d'un peigne et de laque. Les années avaient atténué les marques les plus visibles de ses cicatrices, mais celles-ci ressortaient encore sur sa peau hâlée – l'une d'elles courait sur sa pommette, pour remonter derrière le cache de son œil et se séparer en trois sous sa chevelure. La rafale aurait pu lui arracher la tête mais, sans véritable raison, elle avait tressailli une fraction de seconde avant que la fusillade se déchaîne et que les balles et les éclats ne déchirent la nuit de toutes parts, rendant toute fuite impossible. Finalement, elle n'avait perdu qu'un œil, et pas la vie. *Chanceuse*, lui avait-on dit à Da Nang – et plus tard, dans le grand Pacific Hospital de Pearl, *foutrement chanceuse*. Ce n'était pas ce qu'elle avait pensé à l'époque. Et elle n'en était toujours pas convaincue.

Ce côté de son crâne lui faisait terriblement mal – ce qui se produisait chaque fois qu'elle était stressée, quelle qu'en soit la raison. C'était probablement psychosomatique. Ça ne servait à rien de se frotter le front, mais c'était mieux que rien. Elle serra le poing, pressa doucement le dos de sa main contre le cache de son orbite vide. Jamais elle n'avait été très séduisante, et sa cicatrice lui en avait définitivement ôté toute possibilité.

La rame freina trop vivement à la station de Queens Plaza. Une personne poussa un cri de douleur, une autre émit un juron en se faisant marcher sur les pieds – elle entendit

nombre d'excuses, vit davantage encore de grimaces embarrassées. Pour ces gens, cet incident n'était pas une surprise ; le trajet ne se faisait jamais sans heurts. Quand les portières s'ouvrirent, Cody fit de son mieux pour laisser passer les voyageurs désireux de sortir.

Du coin de l'œil, elle remarqua que les usagers en attente devant la dernière voiture se dirigeaient brusquement vers l'avant de la rame. Quelques-uns, qui venaient de pénétrer à l'intérieur, en ressortirent aussitôt avec des expressions de gêne et de dégoût. À mesure que le flot des voyageurs s'inversait, et que son propre compartiment se remplissait, Cody dut se tortiller, se faufiler, et finalement se frayer un chemin vers la porte arrière. Elle fut alors surprise de constater que la dernière voiture était vide, à l'exception d'une masse grise et informe affalée sur un banc de droite. Elle crut d'abord qu'il s'agissait d'un clochard.

Quand la rame sortit de la station, la forme fut agitée de quelques soubresauts, d'une sorte d'oscillation, et un tentacule émergea de sous ses haillons.

Sans réfléchir, Cody ouvrit la porte de communication et traversa la petite passerelle menant à la voiture de queue. L'odeur la bloqua comme un mur. Elle se souvint de Shiloh, le matin du dernier jour, quand elle attendait les hélicos d'évacuation ; l'air était saturé par la puanteur du sang et de la pourriture, par l'odeur de pétrole et de chair carbonisée. Elle avait pris un calibre 12 et, accompagnée d'un blessé en état de marcher, avait fouillé la zone afin de s'assurer qu'ils n'abandonneraient aucun survivant derrière eux. Tout s'était bien déroulé jusqu'au moment où ils avaient atteint le quartier général de la division. Cody avait passé un mois dans la morgue, mais ce n'est qu'en pénétrant dans le mess – et en sentant la nourriture fraîche – qu'elle s'était rendu compte de l'enfer qu'elle venait de traverser. Après deux pas à l'intérieur et une

grande inspiration, elle était tombée à genoux pour vomir tout ce qu'elle avait dans l'estomac.

Ici, c'était encore pire.

Chaque respiration du joker produisait un gargouillement sibilant, et elle constata qu'il était nu – et masculin – lorsqu'il roula sur le côté dans son sommeil. Ses jambes ressemblaient à des moignons terminés par d'affreuses cicatrices. Elle comprit qu'il s'agissait en réalité de nageoires, usées à force de marcher pendant des années sur le béton et l'asphalte. Sa peau était bleu foncé, mouchetée de gris, rendue luisante par des sécrétions huileuses, et deux groupes de tentacules sortaient de ses épaules. Les principaux, aussi épais que des bras humains, mais deux fois moins longs, s'élargissaient à l'extrémité, dont l'intérieur formait un tapis de ventouses. Sous chaque aisselle se nichait un faisceau de pseudopodes secondaires, plus courts et plus fins, qui s'agitaient constamment, s'entortillaient, s'accrochaient à tout ce qui se trouvait à leur portée comme s'ils possédaient une volonté propre. Sa tête ne ressemblait plus guère qu'à une sorte de bosse dépassant du haut de son torse, mais les dents pointues qu'elle aperçut pendant qu'il ronflait la convainquirent de ne pas se rapprocher davantage. Il fermait les yeux, au grand soulagement de Cody. Après avoir tellement déformé le reste de son corps, le virus pervers de Tachyon avait épargné ses organes génitaux ; le joker possédait encore un pénis très humain.

Sans même s'en rendre compte, Cody s'était accroupie sur ses talons pour se faire inconsciemment aussi petite et discrète que possible, effrayée alors même que sa raison lui soufflait qu'elle aurait seulement dû éprouver de la pitié pour la pauvre créature. Dans le fracas du métro, elle entendit quelques propos grossiers – regardant à travers la vitre comme elle l'avait fait, des passagers de l'avant-dernière voiture se moquaient d'elle et la poussaient à avancer plus loin.

Tandis que la rame descendait bruyamment dans le tunnel passant sous l'East River, le joker s'étira. *Peut-être sent-il la présence de l'eau ? D'ailleurs, qu'est-ce qu'il fait encore en surface ? Mon Dieu ! À moins qu'il n'ait reçu un corps conçu pour un environnement aquatique sans les branchies qui lui auraient permis d'y vivre !* Certains jokers subissaient des transformations encore plus cruelles, elle le savait bien, mais elle ne put s'empêcher de pousser – intérieurement – un grondement féroce. Et même s'il était amphibie... S'il s'agissait d'un adulte quand le virus s'était activé, comment l'imaginer abandonner le monde qu'il connaissait, ses amis, sa famille, son travail, tout ce qui lui était familier, tout ce qui donnait un sens et un but à son existence ? Pour passer dans un monde aussi *étranger* qu'une autre planète, où il se serait retrouvé tout seul. *En aurais-je été capable si je m'étais retrouvée dans sa situation ?*

Ses pensées se tournèrent vers le Dr Tachyon, l'homme responsable du virus Wild Card – ce qui la fit rire doucement, *amèrement*, car Tachyon était encore bien moins humain qu'elle-même. Des gens de son espèce avaient envoyé le fléau sur la Terre et bouleversé l'humanité. Cody se demanda si elle devait détester ce petit con pour ce qu'il avait fait. Pourtant, il avait quand même passé plus de quarante ans à essayer de se racheter, à se battre pour la santé et le bien-être des « personnes » que son virus avait créées... Travailler avec lui n'était sans doute pas la pire des choses.

En plus, elle avait besoin de trouver un boulot.

Le joker ouvrit les yeux. Des yeux noirs, des yeux de requin, sans profondeur, sans émotion, plats, opaques, luisants comme de la laque, mais qui absorbaient tout ce qu'ils voyaient. Et qui regardaient Cody. Elle oscilla sur ses pieds, songeant à se relever pour retourner d'où elle venait, vers la sécurité relative de l'autre voiture. Mais dès qu'elle bougea, il remua également. Pas beaucoup, juste assez pour

lui faire comprendre qu'il devinait ses intentions. *Merde !* Elle avait une arme – un .45 militaire qu'elle portait depuis le Vietnam. Mais il se trouvait dans un boîtier, au fond de son sac. Inutilisable, donc. Ses omoplates se contractèrent, comme si son dos la démangeait ; elle se recroquevilla en croisant les poings sous ses seins. Un vague scintillement attira son regard vers le bas ; son souffle s'interrompit une seconde quand elle vit que sa propre peau luisait comme celle du joker. Pendant un instant fugace, sa chair et ses os semblèrent se mélanger, se tortiller, former un tentacule à la place de son bras. Quand elle regarda de nouveau le joker, celui-ci lui montrait les dents.

« Ça suffit, cracha-t-elle. Laissez-moi tranquille ! »

Quelque chose se mit à frétiller sous son corsage. Ressentant une sorte de démangeaison sous ses aisselles, elle fouilla le compartiment du regard en quête d'un quelconque objet susceptible de lui servir d'arme.

« Bon sang, gronda-t-elle, foutez-moi la paix ! »

Un rebond et un crissement annoncèrent leur arrivée à la station de Lexington Avenue, la première dans Manhattan. Les freins se bloquèrent une fois encore, comme à l'arrêt de Queens, et Cody se retrouva à quatre pattes avant de s'étaler de tout son long. Le joker s'était accroché avec un tentacule et tendait les autres vers elle. Découvrant les dents, la jeune femme baissa la main vers son pied, saisit une de ses chaussures – elle se réjouissait à présent d'avoir des talons pointus – et l'abattit de toutes ses forces contre la tête de la créature. C'était comme frapper un morceau de caoutchouc mousse : la chair du joker s'enfonça simplement sous l'impact. Il poussa pourtant un hurlement – de surprise, de douleur et de fureur – et s'écarta en ramenant quelques tentacules devant son visage pour se protéger, tandis que d'autres cherchaient de nouveau à l'attraper pendant qu'elle reculait instinctivement vers la porte de communication, qui s'ouvrit

miraculeusement – une fraction de seconde trop tard. Elle perçut un cri de colère et d'inquiétude, aperçut vaguement un pantalon bleu qui l'enjambait pour passer dans la dernière voiture, puis discerna le bruit sec d'une matraque frappant le bras du joker. Cette fois, il n'y eut pas de protestation, mais il la lâcha. Un noir liquide huileux coula sur le siège, emplissant le compartiment d'une puanteur qui dépassait tout ce que Cody aurait pu imaginer. Elle savait qu'une simple inspiration pourrait la tuer, ainsi que la personne qui venait de la sauver. Des mains la saisirent. Elle aperçut un visage féminin – songea de manière absurde : *si jeune, presque une enfant* – et distingua un uniforme. Police des transports. *Dieu merci*. Elle remarqua enfin une paire de chaînettes, l'une avec un crucifix, l'autre portant une médaille de saint Christophe ainsi qu'une représentation miniature du blason de la police. Une sonnerie électronique annonça la fermeture des portières ; la femme aida Cody à passer sur le quai, puis lui tendit ses bagages.

« Vous allez bien ? » demanda-t-elle. Après une courte pause, elle ajouta : « Vous avez l'air plutôt secouée. Je vais demander par radio qu'on vous envoie quelqu'un. Restez là. Mais si vous en êtes capable, vous trouverez une cabine en haut de l'escalier. »

Elle avait bloqué la portière avec sa jambe pour en empêcher la fermeture.

« Qu'est-ce que vous... balbutia Cody.

— Je suis la seule flic de la rame », répondit simplement la femme.

Et elle remonta à bord.

« Non ! s'écria Cody en s'avançant vers la portière pendant que le métro démarrait. Non ! » hurla-t-elle en titubant le long du quai, pour tenter de rester à la hauteur de la rame qui prenait de la vitesse. C'était inutile. Les forces lui manquèrent. Elle trébucha et tomba sur le sol. Tandis que les

feux arrière disparaissaient dans l'obscurité, elle répéta dans un sanglot : « Non ! »

Un escalier crasseux partait du quai. Elle l'emprunta, mais s'écroula à mi-chemin. Le dos appuyé contre la rampe, claquant des dents, elle regarda de son œil unique la longue station vide comme si ç'avait été une jungle risquant d'être bientôt le cadre d'une attaque imminente du Viêt-cong. Le classique « regard vague » que le médecin – un autre vétéran – reconnut immédiatement lorsqu'il arriva en réponse à l'appel radio de la policière. Il lui demanda si elle se sentait bien ; elle acquiesça, sans vraiment l'entendre ni l'écouter, s'efforçant d'ignorer le monde qui l'entourait, les mains serrées sous les aisselles, comme pour s'assurer que la chair qu'elle pressait était bien la sienne, qu'elle n'avait pas subi une abominable métamorphose, ne songeant plus qu'aux horribles yeux fixes et luisants et à ce qu'ils avaient failli lui faire endurer. *Il ne s'agissait pas d'un joker, mais d'un as*, comprit-elle. Un as en chasse. La prochaine femme qu'il trouverait ne bénéficierait peut-être pas de la même chance. Songeant alors à la policière, elle poussa une plainte aiguë qui se transforma en un cri de fureur sauvage, qui remplit la station et fit s'écarter rapidement les quelques usagers qui passaient près d'elle. *La folie*, pensa Cody, sans même sentir la piqûre de l'aiguille quand le médecin lui injecta un sédatif dans le bras. *La folie !*

Quand l'inconscience l'appela, sa dernière pensée fut : *Je suis devenue Dante...*

... et Malabolge est mon foyer.

Elle sut où elle se trouvait avant même d'ouvrir sa paupière. Les hôpitaux ont une odeur spécifique – surtout les salles d'urgence. Le problème, quand la jeune femme découvrit ce qui l'entourait, fut qu'elle n'y crut pas. Deux hommes se penchaient vers elle.

« Ça va, mademoiselle ? demanda celui de gauche.

— C'est la question du jour... », parvint-elle à répondre, presque soulagée en constatant que sa voix enrouée masquait son ahurissement.

C'était un centaure, un superbe alezan qui paraissait tout droit sorti de la Pastorale du *Fantasia* de Disney. Sa peau humaine aussi dorée que son pelage donnait l'impression d'un magnifique bronzage, et sa chevelure blond cendré s'accordait à la teinte de sa queue. Son visage et son attitude exprimaient une sorte d'exubérance enfantine, à peine atténuée par sa mine soucieuse, ainsi que par sa blouse et ses gants de chirurgie. La broderie de sa pochette gauche affichait le blason de la clinique Blythe van Renssaeler, au-dessus duquel était épinglée sa carte d'identification.

« Docteur Finn, ajouta-t-elle en lisant le nom inscrit sur son badge.

— Et qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Cody Haverø.

— Vous savez quel jour nous sommes ?

— Ça dépend du temps pendant lequel je suis restée inconsciente, non ? C'était jeudi... Non. » Elle frotta son front douloureux. « Ce n'est pas ça. L'avion a atterri après minuit, alors j'imagine qu'on doit être vendredi.

— C'est exact », confirma Finn d'un air réjoui. Il inscrivit une note sur son bloc. « Pas de trouble manifeste des facultés cognitives.

— Pourquoi en aurais-je ? marmonna Cody d'un ton un peu rude. J'étais en état de choc, mais je n'ai pas subi de traumatisme.

— Maintenant, mademoiselle... commença-t-il.

— Docteur, corrigea-t-elle.

— Oui ? demanda Finn, croyant qu'elle s'adressait à lui.

— Non, précisa patiemment Cody. Je suis médecin.

— Bonjour, major », déclara l'autre homme, du côté de son œil manquant. Elle tourna la tête pour mieux le voir : de prime abord, le joker semblait normal. La plupart des gens ne remarquaient pas immédiatement son anomalie, même si, au sens propre, elle était aussi visible que le nez au milieu de la figure. Il n'avait pas d'yeux. Son visage ne présentait pas d'orbites vides : il était *complètement* dépourvu d'orbites. Sa peau était lisse depuis le sommet de son crâne jusqu'à ses narines. Il possédait néanmoins une compensation : un nez dont Jimmy Durante aurait pu s'enorgueillir, avec un odorat qui aurait fait honte à un chien de chasse.

« Ça fait longtemps, sergent, dit Cody en se penchant pour le gratifier d'une étreinte un peu rude. Trop longtemps, bordel.

— Vous vous connaissez, Flair ?

— Depuis une vingtaine d'années, doc, répondit le joker aveugle. Je vous présente la seule chirurgienne militaire ayant pratiqué sur le terrain dans toute l'histoire de l'armée américaine.

— Vous étiez au Vietnam ? demanda Finn. La Brigade des jokers, ajouta-t-il d'un air dégoûté.

— Il faut comprendre, doc, dit Flair au jeune centaure. Ça pouvait se justifier, à l'époque. Personne n'avait rien à faire de nous. Si on crevait, ça faisait un monstre en moins susceptible de gâter le patrimoine génétique. Quand un joker se retrouvait dans un hôpital de campagne, il n'y restait en général pas plus d'une journée avant d'être récupéré par un planqué de l'administration tout droit venu de Saïgon dans son bel uniforme tigré sans faux plis. D'ordinaire, le motif invoqué était qu'il fallait évacuer le blessé vers un hôpital militaire spécifique. Ça paraissait logique. Enfin, la majorité gobait cette explication – simplement parce que nos quartiers habituels se trouvaient en zone de quarantaine.

Le problème, c'était que ce prétendu "hôpital" semblait situé à une heure de vol, dans la mer de Chine. Vite fait, bien fait, un plongeon de trois cents mètres et un télégramme à la mère du disparu. Cody est la seule qui n'a pas marché. Un type s'est pointé devant chez elle et elle lui a dit d'aller se faire foutre. Il a appelé des kakis de Saïgon... » Finn eut l'air perplexe.

« Des officiers de l'état-major du MACV¹, expliqua Cody.

— ... mais elle avait fait venir des équipes de télé pour l'interviewer. Elle s'est assurée que les journalistes photographient le type, et qu'ils reçoivent bien son propre rapport sur les disparitions. Plus question d'étouffer l'affaire. Le type s'est barré comme un lapin. Après ça, quand un joker était blessé, il se démenait pour se retrouver chez Cody. C'était une vraie magicienne. Personne n'est mort sur sa table d'opération.

— C'est de l'histoire ancienne, Flair. » Comme beaucoup d'autres choses. « Je ne voudrais pas me montrer ingrate, mais pourquoi suis-je ici ? Je ne connais peut-être pas très bien New York, mais d'après les cartes du métro, j'avais l'impression que la clinique Blythe était loin de la station où je me trouvais. Il n'y avait pas d'hôpital plus proche ?

— Les gens du 911 savaient juste qu'il y avait eu des effets Wild Card à la station de Lex... de la Troisième Avenue. Désolé de vous dire ça, mais votre réaction devant les médecins leur a fait peur. Ils ont pensé qu'ils avaient affaire au virus. Dans ces cas-là, la procédure courante consiste à venir à la clinique Blythe.

— De toute façon, vous veniez ici, pas vrai ? ajouta Flair.

— Je suis une chanceuse, acquiesça Cody – mais avec dans la voix un soupçon d'ironie que Flair feignit d'ignorer.

1. Military Assistance Command, Vietnam, Commandement pour l'assistance militaire au Vietnam. (N.d.T.)

— En effet, major. Vous avez vraiment trouvé le trajet idéal. Pour moi, c'est de la chance.

— Le métro, Finn. » Il la dévisagea d'un air interrogateur. « Une policière m'a aidée... expliqua-t-elle.

— Nous n'avons eu aucun rapport, mais il n'y avait pas de raison d'en recevoir. Je peux toujours vérifier.

— Faites-le, s'il vous plaît. Une... créature se trouvait dans la rame. Elle ressemblait à un joker, mais... » Cody s'interrompit en frissonnant. « Je ne sais pas, je n'arrête pas de me dire qu'il y avait quelque chose... » Sa voix s'affaiblit, et elle se sentit perdue un moment – perdue parmi ses souvenirs confus, tout juste consciente d'un désir de fuir proche de la panique.

« Pourrais-je sortir d'ici ? demanda-t-elle. Et y a-t-il un endroit où je pourrais m'arranger un peu avant de rencontrer le Dr Tachyon ?

— Il y a une salle de repos, déclara Flair, sans laisser à Finn l'occasion de répondre. Des lits de camp pour ceux qui effectuent de longues veilles. Je vais vous y conduire.

— Il y a vraiment un problème, Flair, lui dit-elle dans l'ascenseur qui les menait deux étages plus haut.

— Je veux bien vous croire. Attention ! avertit le joker – mais Cody, déjà bien réveillée, enjamba avec agilité un corps qui semblait fait de spaghettis ramollis et qui débordait largement de sa chaise pour occuper la moitié du couloir. Joli mouvement ! commenta-t-il.

— Au moins, je n'ai pas perdu ma souplesse.

— Si vous étiez un mec, vous auriez pu être la star d'une équipe de football. »

Une affreuse odeur saturait l'atmosphère. Il n'y avait pas de climatiseur – Flair lui expliqua que le système de conditionnement de l'air n'avait pas supporté la canicule et qu'il n'y avait plus d'argent pour effectuer les réparations. L'aube commençait à pointer dehors ; la situation empirerait encore

quand le soleil serait levé. Les étés new-yorkais étaient du genre éprouvant, elle le savait, et ce mois d'août s'annonçait particulièrement pénible.

« Il y a quelque chose là-bas, Flair.

— Il se passe *beaucoup* de choses là-bas, Cody. Et ça commence à devenir très sérieux.

— Comme à Shiloh.

— C'est vrai, vous y étiez. Ouais... » Il soupira. « Shiloh. Ou pire. Nous y sommes. C'est un foutoir, mais c'est ce qui vous plaît, à vous autres toubibs. Enfin, je crois...

— Quand nous étions jeunes et fauchés, et qu'on bossait quatre-vingt-dix heures d'affilée.

— Nostalgie. Enfin, tout à l'heure, si vous avez faim, je connais un bon restaurant pas très loin qui sert d'excellents petits déjeuners.

— Je vous le ferai savoir.

— Reposez-vous bien, major.

— Merci, sergent. Je vous revaudrai ça. »

Curieusement, le cabinet de Tachyon n'avait rien de spécial. Une pièce carrée, standard, avec vue sur le fleuve et les quais de Brooklyn. Un mur d'étagères remplies de documentation médicale, deux terminaux informatiques sur une table encombrée de disquettes. Le bureau était placé de biais, de sorte que Tachyon pouvait regarder par la fenêtre sans tourner le dos à ses visiteurs. C'était un meuble ancien ; sans pouvoir en préciser la période ou le style, elle voyait bien qu'il s'agissait d'un objet magnifique, tout comme le petit buffet blotti derrière lui dans le coin de la pièce. Une moustiquaire protégeait la fenêtre grande ouverte dont le rebord était couvert de piles de documents. Le ciel s'assombrissait, et un vilain souffle de vent vint agiter les bandelettes de papier qui garnissaient l'embrasure.

Instinctivement, elle passa derrière le bureau pour prendre les documents et les poser sur le sol, avant de refermer partiellement la fenêtre. Elle réchauffait la pièce en diminuant la circulation de l'air, mais au moins tout ce qui se trouvait à l'intérieur n'allait pas finir trempé. Avec un peu de chance, la pluie annonçait la fin de la canicule. La sécheresse avait affecté une vaste partie du pays durant l'été ; les journées torrides se succédaient. Dans le Midwest, on parlait d'un retour du « Dust Bowl¹ » de la Grande Dépression – et Cody était bien placée pour savoir ce que ses chères montagnes avaient subi. Sur NPR, l'édition du matin avait fait un reportage sur les incendies de Yellowstone ; ses narines frémissaient au souvenir de l'odeur âcre dégagée par la fumée des pins enflammés.

« J'espère que cet entretien vous conviendra autant que mon bureau, docteur Haverro. »

Elle sursauta de surprise, se rendit compte qu'elle s'était confortablement installée dans le fauteuil du bureau, et ragea contre le fait que la porte se trouvait sur sa droite, du côté de son œil aveugle. Elle commença à bredouiller une excuse, abandonna cette idée, et tenta finalement de faire passer cette bévue par un haussement d'épaules et un sourire.

La voix possédait l'élégance naturelle et classique d'un noble vampire, ce qui facilita son accueil avenant – et l'homme lui-même, à l'opposé de son cabinet, se révéla être d'un modèle absolument unique. Elle le détailla au moment où ils se croisèrent pour changer de place. Il faisait une tête de moins qu'elle. Cody tendit la main gauche quand sa conscience réagit à ce que son inconscient avait déjà enregistré : le bras droit de Tachyon se terminait au niveau du poignet.

1. Allusion à la sécheresse et aux tempêtes de poussière qui ravagèrent le centre et le sud des États-Unis dans les années 1930 et provoquèrent une grave crise écologique. (*N.d.T.*)

Il répondit en lui serrant mollement la main, esquissa un sourire pour lui montrer qu'il appréciait sa délicatesse.

« Un entretien que j'espère depuis fort longtemps, en vérité. J'ignore si vous êtes au courant, mais Flair est le directeur de notre programme d'assistance aux vétérans du Vietnam – et ça fait des *années* qu'il ne tarit pas d'éloges à votre sujet. »

Il lui fit signe de s'asseoir. Elle avait déjà vu des photos de lui, bien entendu, mais sur papier – et surtout à la télé –, il était facile de prendre son habillement pour un simple accoutrement excentrique et de le considérer comme un personnage de mauvais feuilleton.

« Mais j'imagine que cet espoir n'est pas partagé, ajouta-t-il.

— Est-ce tellement évident ? » répondit-elle, songeant délibérément à haute voix, *ou l'avez-vous su en lisant dans mon esprit ?*

Son aspect n'était pas moins extravagant en chair et en os, mais beaucoup plus impressionnant. L'incarnation d'un aristo du XVIII^e siècle. Un pantalon lie-de-vin glissé dans des bottes de flibustier en daim gris, une abominable chemise verte à rayures orange, un gilet croisé ; l'aspect général était encore accentué par le port d'une blouse d'hôpital blanche qui, de toute évidence, remplaçait temporairement la redingote bordeaux accrochée à un portemanteau posé dans un coin de la pièce.

Il s'avança vers les papiers qu'elle avait déplacés. « Je vous remercie, déclara-t-il, ignorant à la fois sa réponse orale et mentale. On se laisse submerger par la pagaille, ici. Comme vous l'avez certainement deviné, je ne suis pas un maître de l'organisation. Et il est difficile de trouver de bons secrétaires, surtout à Jokertown. »

Les divers traits de son visage ne se combinaient pas pour lui donner une beauté classique, mais l'ensemble produisait néanmoins un attrait indéniable. La même description s'était

souvent appliquée à Cody. Tachyon, pourtant, semblait avoir quelque chose de plus délicat. Le moignon de son bras droit en écharpe était enveloppé d'un bandage neuf. Une blessure récente. Il n'en avait fait aucune mention dans la lettre qu'il lui avait envoyée pour l'inviter à New York. *Je me demande ce que j'ai manqué en combattant les incendies autour de mon bled.* Cela expliquait en partie une certaine fragilité dans les manières de Tachyon – un comportement qu'elle n'avait que trop souvent constaté dans les salles de soins. Et elle se remémora ses propres réactions quand elle avait émergé de l'anesthésie pour découvrir qu'elle avait perdu son œil droit.

« C'est le travail que vous me proposez ? »

— Certainement pas, vu votre C.V. » Il la dévisagea d'un air interrogateur. « Vous êtes toujours aussi directe ? »

— Oui », répondit-elle simplement.

Une ombre soudaine traversa le regard de Tachyon ; Cody sut alors qu'elle avait dissipé sa méfiance, ranimé un souvenir aussi douloureux que le sien. Elle rougit, à la fois de colère et de ressentiment, et ne chercha même pas à masquer sa satisfaction d'avoir gagné ce duel insignifiant. *Tu te prends pour qui, petit frimeur ?* songea-t-elle féroce, tout en espérant qu'il écoutait ses pensées. *Bordel, qu'est-ce qui te donnerait... qu'est-ce qui donnerait à n'importe qui le droit de lire dans les pensées des autres ? Il n'y a vraiment plus rien de privé ?*

« Voilà de la franchise, continua-t-il comme s'il ne s'était rien passé de fâcheux, et Cody trouva son foutu calme extraterrestre aussi admirable qu'exaspérant. Avec les événements récents, j'avais complètement oublié ma lettre. Je ne m'attendais pas à obtenir une réponse.

— Le désespoir permet de surmonter toutes les craintes, même les terreurs les plus fondamentales.

— Parfaitement exact. Je ne sais que ce qu'ont raconté les journaux. Que s'est-il passé au juste ? »

Elle haussa les épaules. « J'ai ouvert ma grande gueule et je me suis fait botter le cul.

— C'est bien désolant.

— Je devrais vous présenter mon gamin. Il partage la même opinion.

— J'en serais ravi. J'ai moi-même un petit-fils.

— Félicitations.

— Merci. C'est vraiment une bénédiction. » À sa manière de parler, à une légère intonation, elle se demanda si c'était aussi vrai qu'il voulait le faire croire.

« Tant mieux pour vous.

— Mais j'aimerais quand même en savoir davantage.

— Eh bien... » Elle poussa un soupir. « Après la naissance de Chris, j'ai fait mes bagages et je suis partie à la campagne. Mes parents m'avaient laissé leur ranch. Pas très étendu, pas assez pour être autonome, mais dans un endroit superbe. J'y ai installé mon cabinet de médecin de campagne. Et je pratiquais aussi quelques opérations en cas d'urgence. Je comptais finir mes jours là-bas. Jusqu'aux incendies.

« Ils continuent à faire rage. Au printemps dernier, personne ne savait réellement ce qui nous attendait. Le Service des forêts a suivi les recommandations d'usage et laissé brûler les incendies déclenchés par la foudre. Mais le climat a empiré. Aucune pluie, des brindilles sèches comme de l'amadou, des vents qui attisaient le front de feu. Presque toutes les casernes de pompiers du pays étaient sur les dents. Les Indiens ont accompli le plus gros du travail, ils sont les meilleurs pour ça.

« Vous vous êtes déjà demandé si votre virus affectait les éléments inanimés de la terre, doc ? Certains Indiens y ont pensé. Si vous tenez à votre peau, ne vous approchez pas des Apaches ou des Cheyennes. Ils considèrent le monde comme un être vivant, autant que l'humanité elle-même. Ils ont vu ce que le Wild Card fait aux gens et ils se demandent

s'il ne peut pas toucher la planète elle-même – et éventuellement la tuer.

— C'est ridicule. » Tachyon paraissait vraiment choqué, mais Cody ne s'en aperçut pas. Elle se trouvait au milieu d'une vaste prairie montagneuse, avec une équipe épuisée dont la plupart des membres n'avaient plus la force de rester debout, encore moins de courir pour échapper à la mort. Elle fixait un mur de flammes, à deux cents mètres de là, où se dressait cinq minutes plus tôt un bouquet d'arbres magnifiques.

« Peut-être. Pour nous, en tout cas, le feu semblait bien vivant. Intelligent, sournois, aussi vicieux qu'un piège à ours. Le Service des forêts a fait venir des équipes de jokers pour effectuer le déboisement dans les zones les moins exposées. Elles auraient dû être à l'abri. Avec d'autres incendies, un autre été, elles n'auraient rien eu à craindre... Je suis sûre que vous pouvez imaginer la suite.

— Les pertes ont été nombreuses ? »

Elle croisa le regard de Tachyon. « Une équipe a été prise dans un contre-feu, qui l'a sérieusement amochée. Je m'occupais d'un poste de secours à Yellowstone. Sept d'entre eux étaient encore vivants. Tous dans un état critique, gravement brûlés, mais ils avaient une chance de s'en tirer. Nous les avons entassés dans un hélico pour les envoyer vers notre principal hôpital d'accueil. On les a refusés. Soi-disant qu'il n'y avait plus de lits disponibles. Les gens de l'hôpital racontaient des conneries, bien entendu. Nous avons déjà fait transférer la moitié de leurs patients, justement pour qu'ils puissent recevoir nos blessés. Mais ils ont été inflexibles. Plus de place. Trois autres hôpitaux qui se trouvaient sur nos listes ont donné la même réponse. Le pilote a dû les ramener. Je dirigeais un poste de secours. Notre mission consistait seulement à envoyer nos blessés par les airs, et aussi vite que possible, vers un établissement

mieux adapté. Je ne pouvais pas faire grand-chose de plus. Je n'avais pas le personnel adéquat ni le matériel nécessaire. Ils ont agonisé pendant deux jours. Pour un d'entre eux, à la fin, les médicaments ne faisaient plus d'effet. Il hurlait. C'était comme un cri aigu de bébé, qui dépassait même le grondement de l'incendie. À un moment j'ai cherché une hache ou une pelle – à mon grand regret je n'avais pas pris mon arme. Je voulais *écraser* la tête de cette pauvre créature, juste pour qu'elle se taise. Je n'en pouvais plus – je n'avais plus toute ma tête, si vous voulez mon avis. J'ai contacté une équipe de télé et j'ai donné une interview le lendemain matin.

— Je l'ai vue. Vous étiez vraiment exaltée.

— Ça ne m'a pas réussi. Les hôpitaux se sont parfaitement couverts. Ils ont manifesté une vertueuse indignation. Après s'en être sortis, ils ont laissé entendre que c'était ma faute. Tout bien considéré, ce n'était pas le meilleur moment pour défendre les droits des jokers. J'avais grandi là-bas. » Sa voix s'était adoucie, portant le sinistre écho des paroles que Tachyon avait prononcées plus tôt, comme si aucun d'eux ne parvenait réellement à croire ce qui leur était arrivé. « Je m'étais intégrée à la communauté, j'y élevais mon fils, et cinq minutes sur le *Today Show* ont démoli tout ça, aussi sûrement que l'incendie de North Fork a détruit le Gallatin Range. Le Service des forêts... (elle fit la grimace)... m'a renvoyée avec le premier hélico. Une fois revenue chez moi, j'ai découvert que mes accords avec les hôpitaux locaux avaient été annulés. En une semaine, j'ai commencé à perdre mes patients. Au bout d'un mois... J'ai envoyé des lettres de candidature, mais ils avaient passé le mot pour me mettre à l'index.

— Personne ne vous a soutenue ?

— Vous n'imaginez pas à quel point les gens ont peur » *de votre foutu virus*, acheva-t-elle intérieurement.

Son regard frémit – et un petit sourire triste, une brève expression de douleur, désespérément masquée, indiquèrent à Cody qu'il en savait bien davantage qu'il ne voulait l'admettre.

« Donc, ajouta-t-il doucement, vous voilà... » Elle continua mentalement : *parce que vous n'avez pas le choix.*

« Je suis médecin, c'est un hôpital. Et j'ai besoin de travailler.

— J'ai des docteurs, ici, Cody. Je n'ai pas besoin d'un nouveau médecin. J'ai besoin de ma main gauche. » Il fit un petit geste avec son moignon, sans se préoccuper de cacher un éclair de douleur dans son regard. Sa voix révélait maintenant une hésitation et une inflexion que Cody interpréta clairement comme de la honte.

« Nous autres Takisiens, nous sommes fiers de notre espèce. Nous favorisons un idéal dans nos pensées, dans nos actions et notre personnalité. Les difformités sont bannies. Et maintenant, comme vous le voyez, je suis estropié. Mon corps n'est plus digne du nom et du rang que mes actes ont jusqu'à présent justifiés sans conteste. C'est peut-être ma dernière pénitence pour avoir apporté le virus Wild Card sur Terre. »

Elle ne dit rien.

« J'ai besoin d'une personne de confiance pour m'aider à gérer cette clinique.

— Pourquoi moi ? demanda Cody.

— Surtout... » Il s'interrompit un moment, et elle se demanda s'il pesait ses propres pensées ou les siennes. C'était cela le plus énervant : ne pas savoir s'il lisait ou pas dans son esprit. Elle songea à ce que Tachyon pouvait y trouver – il lui était déjà si difficile de supporter les coins et recoins de sa psyché, alors à quel point était-ce encore pire pour lui ? Et Cody n'avait à se soucier que d'elle-même ; lui, il pouvait connaître les secrets de tout le monde. Cela faisait

beaucoup, même pour le voyeur le plus endurci. Elle se força à concentrer son attention sur ce que disait Tachyon.

« C'est Flair qui m'a parlé de vous. Je suis quelqu'un de fier, Cody, mais il ne m'est plus possible de nier que j'ai besoin d'aide. Que les *jokers* ont besoin d'aide. »

Elle poussa un soupir, se réfugia dans la contemplation de l'extérieur. Le ciel était presque noir ; l'orage allait bientôt éclater.

« Je ne sais pas, déclara-t-elle enfin.

— Dans ce cas, pourquoi êtes-vous venue ?

— J'ai pensé... » *À quoi ?* se demanda-t-elle. Un coup de vent capricieux passa dans la pièce, charriant du fleuve une odeur fétide de sel marin ; avant même d'avoir conscience de bouger, elle se leva et fit deux pas vers la porte en saisissant instinctivement le .45 fourré au fond de son sac.

Elle resta pétrifiée. Sidérée comme une statue, tandis que Tachyon, avec une expression d'horreur et d'inquiétude dans son regard violet, faisait le tour de son bureau pour prendre le sac de Cody et lui retirer le Colt de la main. Ils revinrent s'asseoir. Toujours immobile, elle le vit verser une grande rasade de cognac dans un verre en cristal. Après quoi il libéra son blocage mental.

Elle avait envie de s'écrouler, mais s'en découvrit incapable ; pas plus qu'elle ne réussit à le frapper.

Elle avala une gorgée de cognac, qui lui brûla délicieusement la gorge. « La rencontre que vous avez faite ce matin a dû vous laisser une forte impression, dit tranquillement Tachyon.

— On dirait bien, acquiesça-t-elle, s'efforçant de maîtriser ses mains tremblantes. J'ai donné une description aussi fidèle que possible au Dr Finn.

— Je l'ai lue. Le joker que vous avez croisé ne se trouve pas dans nos fichiers, mais ce n'est guère surprenant. » *Ce n'est pas un joker !* hurla-t-elle mentalement. *Vous ne comprenez pas ?*

Au lieu de quoi elle reposa son verre en déclarant : « C'était une erreur, docteur. Je pense que nous en sommes conscients tous les deux. Je n'aurais pas dû venir. Je suis désolée.

— En fait, je pense que vous avez raison. Ce sont des as déviants autant que des jokers, même si beaucoup trop d'entre eux se pensent immunisés par leurs pouvoirs. On dirait que chaque nouvelle donne les affecte davantage. Des gens que vous connaissez deviennent subitement de parfaits étrangers, des gens de confiance vous trahissent... ou, pire, pensent que vous les avez trahis. Ici, nous travaillons autant sur la psychologie que sur le physique. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser une telle ambivalence – ou même une simple hostilité *latente* – toucher un membre de notre équipe, encore moins mon alter ego. »

La jeune femme s'apprêta à dire : « Je sais que vous trouverez quelqu'un. » Mais aucune parole ne sortit de sa bouche – parce que tous deux savaient que ce serait un mensonge.

Elle était presque dans le hall principal de la clinique – douloureusement consciente du fait que, à part quelques rares membres du personnel, il n'y avait là personne ayant un aspect à peu près normal. Elle entendait au passage des jurons étouffés – puis des railleries plus évidentes lorsque Flair l'eut rattrapée.

« Désolé de vous voir partir, major.

— On ne gagne pas toujours, Flair. Il faut s'y faire.

— Cet été, après cette foutue convention, j'ai eu l'impression qu'on était complètement dépassés. Vous faites sûrement le bon choix en vous tirant pendant que vous le pouvez.

— Ouais.

— Écoutez, je ne suis pas là pour ça. Le joker que vous avez rencontré... Je n'en suis pas certain, comme je suis aveugle, mais je crois qu'on vient de nous l'amener. Il était mort en arrivant.

- Où est-il ?
- À la morgue.
- Vous pouvez m'y conduire ? »

Il n'y avait pas d'assistants dans la salle des macchabées, juste un pathologiste de service – un norm fort désireux de décharger sa bile contre la bureaucratie médicale de la ville qui l'avait envoyé dans ce goulag. Ayant entendu parler de Cody, il s'imaginait qu'elle partageait son point de vue ; tous deux s'étaient opposés au système, et tous deux s'étaient fait royalement baiser. Elle le considéra comme un pauvre type, mais ne voulut rien dire qui puisse le dissuader de l'aider.

Le cadavre était étendu sur la table d'examen ; à sa grande surprise, Cody découvrit qu'il paraissait aussi inquietant que de son vivant. « C'est vraiment dégueulasse », reconnut le pathologiste.

Sans répondre, elle poursuivit ses observations, comparant mentalement le corps avec le souvenir qu'elle en avait. « Vous avez déjà vu quelque chose comme ça ? demanda-t-elle enfin.

— Vous rigolez ? Bon Dieu, heureusement que non. Et puis, toutes les manifestations du virus sont uniques, de toute façon – pas vrai ?

— En théorie, oui, acquiesça-t-elle. Il y a une chance de l'identifier ?

— Pas la moindre, si vous voulez mon avis. On ne peut rien dire, sauf que c'est une femme.

— Une femme ? répéta aussitôt Cody.

— Ouais. » Il haussa les épaules. « Regardez. Elle n'a pas vraiment de seins, mais des organes génitaux qui semblent féminins. Pendant l'autopsie, je pense que je pourrai vérifier si la plomberie interne correspond.

— Faites-le. » Elle avait parlé instinctivement, d'une voix si autoritaire qu'il inscrivit aussitôt cet ordre sur son